

L'innovation, mais pour quoi faire ?

par

■ **Franck Aggeri** ■

Professeur de management, Mines Paris – PSL, CGS-i3, UMR CNRS,
codirecteur de la chaire Mines urbaines

En bref

À la faveur de la publication, en mars 2023, de son ouvrage, *L'Innovation, mais pour quoi faire?*, Franck Aggeri nous rappelle les fondements de ce qu'il appelle une *culture de l'innovation*, mais révèle aussi rigoureusement la face cachée, les effets pervers et la doxa de l'innovation. À l'heure de l'anthropocène, il n'est plus possible de continuer à innover comme nous le faisons. Dès lors, comment innover autrement? Franck Aggeri propose et discute deux voies. La première consiste à modifier les critères d'évaluation de l'innovation et à s'accorder sur les nouvelles définitions juridiques de la responsabilité pour engager les innovateurs et ceux qui les gouvernent sur les conséquences à long terme de leurs projets. La seconde issue est celle des innovations sobres : lutte contre l'obsolescence, innovations sociales, développement des usages, réparation, circularité, utilisation frugale des ressources...

Compte rendu rédigé par Érik Unger
Séminaire animé par Gilles Garel

L'Association des Amis de l'École de Paris du management organise des débats et en diffuse les comptes rendus, les idées restant de la seule responsabilité de leurs auteurs. Elle peut également diffuser les commentaires que suscitent ces documents.

Parrains & partenaires de l'École de Paris du management :

Algoé¹ • Chaire etilab • Chaire Mines urbaines • Chaire Phénix – Grandes entreprises d'avenir • ENGIE • Groupe BPCE • GRTgaz • Holding 6-24 • IdVectoR² • L'Oréal • La Fabrique de l'industrie • Mines Paris – PSL • RATP • Université Mohammed VI Polytechnique • UIMM • Ylios³

1. pour le séminaire Vie des affaires / 2. pour le séminaire Management de l'innovation

Je suis professeur de management au Centre de gestion scientifique (CGS) de Mines Paris – PSL, qui est aujourd’hui intégré dans un ensemble plus large, l’Institut interdisciplinaire de l’innovation (i3). Je travaille depuis maintenant presque trente ans sur la transition écologique et l’innovation. J’aborde aussi des sujets liés à l’économie circulaire dans le cadre d’[un cycle de séances](#) du séminaire Économie et sens que je co-organise avec Michel Berry à l’École de Paris du management.

J’ai longtemps été une victime consentante d’un biais en faveur de l’innovation, car je pensais qu’elle allait changer le monde. Avec la crise écologique de l’anthropocène¹, le doute s’est progressivement insinué dans mon esprit. J’avoue être extrêmement inquiet sur la capacité de notre société à évoluer vers des modèles véritablement soutenables.

Mon livre, *L’Innovation, mais pour quoi faire?*², porte sur ce thème. Ce n’est pas pour autant un livre contre l’innovation. Ce n’est pas non plus un livre de recherche. C’est un essai qui s’adresse au grand public, en cherchant à lui apporter un regard réflexif et critique sur les pratiques actuelles d’innovation et à en imaginer d’autres.

L’innovation semble être devenue une fin en soi. Les responsables politiques et d’entreprises relaient l’idée qu’il faut innover toujours plus, toujours plus vite, pour rester dans la course, alors que l’innovation devrait être considérée comme un moyen au service de finalités sociétales : amélioration de la santé, de l’alimentation et du cadre de vie, réduction des impacts environnementaux, etc. Mon livre comporte donc une dimension normative, que j’assume, car le profit n’est pas, selon moi, un objectif en soi ou, du moins, seulement à un niveau secondaire.

C’est Christian Chavagneux – éditorialiste d’*Alternatives économiques*, magazine dans lequel j’écris des chroniques – qui m’a incité à écrire un livre portant sur l’innovation responsable et qui m’a ouvert les portes des éditions du Seuil. Il m’a aussi suggéré d’ajouter un volet sur la financiarisation, puisqu’elle a partie liée avec la course à l’innovation. Je me suis lancé dans un travail de documentation qui m’aura, de fil en aiguille, pris deux ans et fait découvrir plus de la moitié des références présentes dans le livre.

La religion de l’innovation

Je suis parvenu à un certain nombre de constats frappants au cours de mes lectures. Ils m’ont conduit à entamer mon livre par une analogie entre l’innovation et la religion.

L’innovation bénéficie, dans les médias et les entreprises, de connotations très positives. On lui attribue le pouvoir de changer le monde... en mieux. J’ai remarqué l’apparition d’une nouvelle injonction, celle « *d’innover toujours plus, toujours plus vite* ». Cette injonction s’est imposée aux États, aux entreprises, aux organisations publiques et à l’ensemble des innovations, qu’elles soient techniques, sociales ou économiques.

J’ai voulu comprendre comment cette notion ancienne s’était transformée en une culture, c’est-à-dire un ensemble de croyances tenues pour acquises. Un travail historique m’a permis de constater que l’innovation s’était imposée parce qu’elle était impensée dans ses fondements et ses conséquences. Elle est ainsi devenue une figure dépolitisée du progrès. La notion de progrès s’est progressivement démonétisée, probablement parce qu’elle provenait des élites et des intellectuels, c’est-à-dire “d’en haut”. Dans sa conception moderne, l’innovation provient du bas, puisqu’elle résulte d’initiatives portées par des entrepreneurs et des acteurs locaux.

1. Période la plus récente du quaternaire, qui succéderait à l’holocène, caractérisée par les effets de l’activité humaine sur la planète.

2. *L’Innovation, mais pour quoi faire? Essai sur un mythe économique, social et managérial*, éditions du Seuil, mars 2023.

L'innovation est aujourd'hui associée à une conception de l'individu comme *entrepreneur de soi*. Elle est valorisée par l'État : régulièrement, les discours du président de la République incitent les individus à libérer leur créativité et à devenir des entrepreneurs.

J'ai complété ces constats par des analyses macroéconomiques. Ce changement d'échelle m'a permis d'observer les effets ambivalents de l'innovation. On a longtemps affirmé que l'innovation était le moteur de la croissance telle que mesurée par le PIB. Cette thèse, celle de Schumpeter, a été défendue par des économistes qui ont cherché à établir des corrélations plus ou moins solides entre ces deux termes. Pourtant, d'autres indicateurs, comme l'indice de développement humain (IDH) qui – pour simplifier – mesure la qualité de vie dans un pays donné, permettent d'observer une stagnation de la qualité de vie depuis 1970 dans les pays développés³. Ces mesures sont une des manifestations de la dégradation de l'environnement et des conditions de travail.

Ces observations m'ont conduit à me poser toute une série de questions : quel est le sens de cette course à l'innovation? quels sont les effets indésirables de l'innovation? quelles sont les conditions pour que l'innovation soit bénéfique? Comme mon livre n'est pas un ouvrage contre l'innovation, je cherche à établir les conditions dans lesquelles celle-ci peut contribuer à la construction d'un monde plus soutenable.

L'innovation à l'épreuve de l'anthropocène

Pour illustrer le rapport entre l'innovation et l'anthropocène, je m'appuie sur le rapport de l'Agence européenne pour l'environnement de 2021. Ce rapport compare les évolutions mondiales des émissions de gaz à effet de serre, de la quantité des ressources consommées (aussi qualifiée d'*empreinte matérielle*) et de la croissance économique, entre 1970 et 2020. Ces évolutions sont présentées sous la forme d'un graphique dans lequel les trois courbes sont alignées sur une base 1 en 1990. C'est à partir de cette date que l'on observe un découplage relatif entre la croissance du PIB et les émissions de gaz à effet de serre, qui s'explique par une part plus importante prise par l'énergie nucléaire et les énergies renouvelables. En revanche, on n'observe à aucun moment un découplage entre la croissance économique et l'empreinte matérielle. Cela signifie que la consommation des ressources progresse au même rythme que la croissance économique. Ce point crucial révèle ce qu'on appelle les *transferts de pollution* que les analyses de cycle de vie mettent en évidence.

Le rapport Meadows, publié par le Club de Rome en 1972, s'intéressait déjà au lien entre la dégradation de l'environnement et la croissance économique. Il avançait qu'une croissance très rapide n'était pas compatible avec les limites planétaires. Certes, l'analyse de l'époque était un peu fruste. Ainsi, des projections prévoyaient la disparition de ressources naturelles à certains horizons, alors qu'elles sont toujours disponibles. Or, comme l'expliquent les spécialistes des ressources, si l'on continue effectivement à découvrir de nouveaux gisements, ils sont de plus en plus coûteux à extraire et de plus en plus polluants. On peut rêver, comme Elon Musk, de trouver des ressources sur Mars ou au fond des océans, mais cette course en avant finit par poser la question de son sens. Quelles sont les réponses à apporter ?

La réponse classique de la croissance verte

La croissance "verte" est la réponse classique que défendent des économistes et que reprennent des politiques. C'est la vision, par exemple, défendue par Philippe Aghion, professeur au Collège de France. Il soutient que l'innovation est le moteur de la croissance des pays et que les pays qui n'innovent pas déclinent. Dans un chapitre de son livre, *Le Pouvoir de la destruction créatrice*⁴, il aborde la crise écologique et offre la croissance verte comme solution. La croissance verte s'appuie, selon lui, sur des technologies vertes aisément

3. Voir à ce sujet les travaux de l'économiste Andrew Gordon, qui soulignent depuis les années 1970 la baisse du nombre d'innovations qui transforment véritablement la société et l'économie.

4. Philippe Aghion, Céline Antonin et Simon Bunel, *Le Pouvoir de la destruction créatrice*, Odile Jacob, 2020.